

ques débris de l'existence nationale trouvaient-ils un abri pour s'y réfugier, qu'une littérature, portant l'empreinte des lieux et des temps, tantôt la fleur sauvage des rochers, tantôt la plante nourrie de sucS étrangers, ne manquait pas de germer sur ce sol toujours généreux; c'est surtout l'arche de l'église qui, bien que flottant au gré de la tempête, emportait dans son sein la lampe à demi éteinte de la vie nationale. La littérature y trouva également un refuge, dès la première heure de la conquête.

Mais cette heure écoulée, le conquérant, dont l'énergie ne consistait qu'en son instinct de rapine, ayant fait autour de lui le désert et le vide, et n'ayant plus sur qui exercer ses fureurs, tomba dans l'inertie qui était sa véritable nature. Les flots de l'inondation s'affaissèrent sur eux-mêmes, et tandis que leur surface croupissait immobile, les éléments toujours actifs et toujours vivaces de la nationalité grecque se recherchaient, s'attiraient et se recomposaient, le terrain submergé s'élevait insensiblement, et plus d'une fois l'œil étonné voyait fleurir au-dessus de l'algue stérile une végétation plus saine et plus robuste, qui lui était étrangère, et qui avait ses racines dans le fond primitif et solide. L'empire turc a, pendant les 400 ans de son existence, été souvent gouverné par des administrateurs, par des hommes d'état distingués, mais ces hommes ne l'arrêtèrent pas sur la pente de sa décadence, parcequ'ils n'appartenaient pas au peuple conquérant, et n'étaient pas une preuve de la vigueur et de la productivité de sa séve. C'étaient au contraire des emprunts que l'impuissance des Turcs était forcée de faire au génie et à la capacité innée du peuple subjugué. Et ce n'est pas seulement en embrassant la foi de Mahomet que l'e-

sclave acquerrait le droit de s'élever au dessus de son maître; il finit par devenir l'arbitre des destinées de l'empire sans renier son culte méprisé, en vertu de la loi naturelle que l'esprit domine la chair.

Depuis que les Turcs, forcés de sortir de leur isolement altier, durent nouer des relations avec les gouvernements de l'Europe, ou plutôt accorder, d'après leur manière de penser, une trêve aux ennemis du prophète, ils chargeaient un interprète de recevoir les suppliques de ces infidèles dont ils ne s'abaissaient pas jusqu'à apprendre la langue, et de leur signifier les ordres de la Sublime Porte. Ces hommes étaient communément pris dans les classes les plus abjectes, parmi les marchands ou courtiers juifs, qui étaient forcés par état de posséder les langues étrangères. Ce sont ces fonctions méprisées que brigua et obtint en 1630, Panaghiotakis Nicoussis, un grec de Constantinople, qui unissait à un esprit très-subtil, un vaste savoir puisé aux universités d'Italie. Il ne lui échappa pas que chez une nation qui, par une marche rétrograde, tombait de plus en plus dans la dépendance de ses voisins, et qui dans son arrogance barbare, n'avait pas la conscience de sa position, il était d'une importance majeure de s'emparer de tous les secrets de l'état, et de traiter immédiatement avec ceux qui devaient bientôt décider en maîtres du sort de la Turquie. C'est ainsi que le successeur du vil juif devint par sa rare sagacité, par la haute appréciation de sa position, et par son habileté dans le maniement des hommes et des affaires, l'unique dépositaire des relations diplomatiques de la Turquie, et ouvrit à la nation une voie par laquelle elle devait arriver plus facilement à l'accomplissement de ses destinées. Son influence personnelle sauva du